

A propos du film par Nicolas Philibert

* Texte destiné au dossier de presse, printemps 2002

Je voulais situer ce film dans une région de moyenne montagne, où le climat serait rude et l'hiver difficile. Avant de choisir cette école, j'en ai contacté plus de 300, et visité une bonne centaine. Il importait de trouver une classe comportant un effectif réduit (10 à 12 élèves), de sorte que chaque enfant soit identifiable et puisse devenir un « personnage ». Je souhaitais aussi que l'éventail d'âges y soit le plus large possible - de la maternelle au CM2 - pour le charme qui émanent de ces petites communautés hétérogènes, et pour le travail si particulier qu'elles exigent de la part des enseignants.

Dès le début de mes repérages - en juin 2000 - j'avais eu un premier coup de cœur, dans un petit village de l'Aveyron. Elle s'appelait Marie-Lou. C'était une institutrice d'une certaine expérience, et dans sa classe, il y avait quelque chose de magique. Malheureusement, elle devait avoir une vingtaine d'élèves, et ça faisait vraiment trop. Par la suite, il y a eu d'autres belles rencontres, mais il y avait souvent quelque chose qui clochait... Ici, on construisait un lotissement en face de l'école, c'était hyper bruyant. Là, l'espace de la classe était minuscule, on ne pouvait pas bouger ! Là encore, l'institutrice, enceinte, ne pourrait pas rester au-delà du mois de février...

Au début, je prospectais de façon un peu aléatoire. Une institutrice m'adressait à une autre, et ainsi de suite. Mais assez vite, pour éviter de faire des kilomètres superflus, je suis passé par les services académiques. J'y ai sans doute gagné en efficacité, mais ça m'a tout de même pris beaucoup de temps. Il fallait envoyer des courriers, attendre qu'on veuille bien me répondre... Il y avait un peu de méfiance. Dix semaines de tournage dans une classe, ça ne va pas de soi. Il faut dire aussi qu'au sein de l'administration, ces écoles à classe unique n'ont plus tellement le vent en poupe. Il en existe encore beaucoup, plusieurs milliers semble-t-il, mais aujourd'hui on préfère la formule du « regroupement pédagogique » : tous les enfants de la maternelle dans un village, les CP-CE1 dans un autre, les CE2, CM1 et CM2 dans un troisième...

Naturellement, je savais que beaucoup de choses reposeraient sur le choix de l'enseignant, mais sur ce point, j'étais très ouvert. Cela pouvait être un homme, une femme, quelqu'un de jeune, de moins jeune... Je n'avais pas d'a priori. Bien sûr chacun avait son style et sa personnalité, mais la plupart des enseignants que je rencontrais me semblaient très impliqués dans ce qu'ils faisaient. Les méthodes pédagogiques n'étaient pas toujours les mêmes, mais j'ai laissé cet aspect au second plan. Je ne faisais pas un film pour spécialistes.

Alors pourquoi avoir choisi cette classe-là ? Les vacances de la Toussaint approchaient, j'avais visité un peu plus de cent écoles, ça faisait quatre mois que je prospectais, que j'étais sur les routes, et en entrant dans cette classe, j'ai eu le sentiment d'avoir trouvé. La salle était grande, lumineuse, le nombre et l'âge des enfants correspondaient à ce que je cherchais, et j'ai senti qu'avec ce maître expérimenté, un peu autoritaire, notre présence ne pèserait pas trop. Il semblait assez disponible, prêt à nous accueillir pendant 10 semaines. En même temps il avait un côté secret,

mystérieux, qui en faisait un « personnage ». Enfin, le fait de choisir un homme, alors qu'aujourd'hui ce métier est exercé à 85% par des femmes, me paraissait de nature à renforcer cette dimension intrigante, propre à nourrir l'imaginaire du spectateur.

Quand je l'ai rencontré, il s'est d'abord étonné, comme beaucoup d'autres avant lui, qu'on puisse faire un film de cinéma sur un sujet aussi peu « spectaculaire ». Je lui ai parlé de mon approche, précisant qu'elle n'était fondée ni sur le pittoresque ni sur la nostalgie, mais sur le désir de suivre au plus près le travail et la progression des élèves. J'avais la conviction que filmer un enfant livrant bataille avec une soustraction pouvait devenir une véritable épopée...

Les parents ont très vite donné leur accord, sans doute en raison de la confiance et du respect qu'il avaient envers ce maître installé parmi eux depuis 20 ans. Pour autant, il m'a paru indispensable de leur dire d'entrée de jeu que leurs enfants ne seraient pas filmés à part égale, ni toujours montrés dans les situations les plus gratifiantes, sans quoi il n'y aurait pas de film, du moins pas d'histoire. J'ai également anticipé sur la question du montage, pour dire qu'il faudrait éliminer des heures de rushes, sacrifier sans doute de belles scènes, sachant qu'un montage n'est pas un « best-off » mais une construction, qui obéit tant à ses propres lois qu'aux désirs du réalisateur... Bref, pour écarter toute ambiguïté, je voulais affirmer d'emblée la subjectivité de mon regard. À partir de là, chacun était en droit d'accepter ou non. Il aurait suffi qu'un seul parent soit réticent pour que je change d'école.

Le tournage s'est fait en plusieurs fois, de décembre 2000 à juin 2001. Le premier jour, nous avons pris tout le temps d'expliquer aux enfants comment nous allions travailler, à quoi servaient tous nos appareils, etc. Chacun a collé son oeil dans la caméra, mis le casque sur ses oreilles... Puis le maître a repris la classe en main, ils se sont mis au travail, nous aussi, et au bout de trois jours, nous faisons presque partie des meubles.

Nous étions quatre : un chef opérateur, un ingénieur du son, un assistant caméra et moi. On m'a souvent demandé comment nous faisons pour nous faire oublier... Mais il ne s'agit pas de ça. Bien entendu nous étions aussi discrets que possible, pour ne pas freiner le cours des choses, mais la question n'est pas « de se faire oublier ». Ce qui compte, c'est de se faire accepter. J'essaie toujours de faire comprendre à ceux que je filme que je ne suis là ni pour les juger ni pour les filmer à tout prix. Il faut savoir renoncer, poser la caméra. Ne pas forcer les portes. La caméra vous donne un pouvoir considérable, surtout si on filme des enfants. Un enfant n'osera pas forcément dire devant les autres qu'il ne veut pas être filmé. Il faut être attentif. On n'y arrive pas toujours. Dans le feu de l'action, on peut se laisser emporter.

Le moment où l'instituteur questionne Olivier sur la santé de son père est arrivé de façon très inattendue. Au début, quand j'ai commencé à filmer leur conversation, il n'était question, entre eux, que de travail. L'instituteur essayait d'encourager Olivier : s'il ne voulait pas redoubler, il allait falloir qu'il s'accroche. Et soudain il a changé de sujet, lui a demandé des nouvelles de son père, et Olivier a éclaté en sanglots ! Derrière la caméra, je n'en menais pas large ! Au montage, j'ai beaucoup hésité à garder ce passage. Même chose pour la conversation entre le maître et Nathalie, que j'ai gardée elle aussi après beaucoup d'hésitation. Mais j'ai pensé que le moment

venu, quand ils découvriraient le film, l'un et l'autre seraient assez forts pour affronter ces images.

Les saisons, le temps qui passe... c'était pour moi essentiel. Souvent, après la classe, on partait dans les chemins, on allait filmer le paysage. Je voulais filmer la nature dans sa beauté et aussi dans ce qu'elle peut avoir d'inquiétant. D'ailleurs, si le film a quelque chose d'un conte, c'est d'abord à ces plans qu'il le doit : à ces arbres un peu fantomatiques agités par le vent, au silence qui pèse sur ces grands espaces, à cette solitude, ces champs d'orge où on cherche Alizé...

Le film joue souvent de cette opposition entre l'intérieur et l'extérieur, le chaud et le froid. D'un côté l'école, la chaleur du poêle, le fait d'être tous ensemble, dans une sorte de cocon protecteur ; de l'autre, le vaste monde, sa violence, les éléments qui se déchaînent, la neige, le vent, la tempête, ce troupeau de vaches que les paysans essaient de rassembler...

En m'attachant aux « personnages » de cette classe, j'ai voulu faire partager leurs épreuves, leurs bonheurs, leurs petits drames. C'est un film très ouvert. En ce qui me concerne, j'y vois une certaine gravité, voire une certaine violence, même si celle-ci reste contenue. Avant le tournage, je crois que j'avais oublié à quel point il est difficile d'apprendre, mais aussi de grandir. Cette plongée à l'école me l'a rappelé avec force. C'est peut-être le vrai sujet du film.